

Il faut vivre pour (pouvoir) manger

Bourdin Dominique

XVIIIe congrès de l'AIEMPR

Juillet 2009

St-Maurice – Lausanne Suisse

Boulimique, on mange parce qu'on ne peut vraiment vivre. Anorexique, on refuse d'être gavé pour pouvoir vivre.

Mais manger pour vivre, "raisonnablement", ne suffit pas. C'est seulement survivre, ne pas mourir.

Combien n'ont pas assez reconnu en eux le droit de vivre et le goût de vivre pour se nourrir de plaisirs et de joies, de rencontres et d'actions, de paroles et de pensées ?

Combien de peurs de l'autre stérilisent la vie ou la contraignent dans l'effort ?

Nous sommes de grands magiciens, et notre société passe son temps à changer des pierres en pain, et à nourrir les humains d'ersatz...

Avons-nous le goût du vrai pain, de celui qui nourrit vraiment et qui humanise ? Quitte à devoir jeûner tant qu'on ne peut le trouver et qu'il faut demeurer au désert, traverser le vide, éprouver la révolte, découvrir la manne, jour par jour ? J'aime aussi que dans la multiplication des pains, il y ait des poissons : le pain, + le frichti + pourquoi pas les friandises... J'aime que l'abondance soit magnifiée, que le festin soit un signe messianique, qu'il y ait plein de restes, et qu'on les rassemble sans les gaspiller. Non décidément, l'Évangile n'invitait pas aux saintes anorexiques !

Et à l'horizon : l'invitation à se nourrir de l'autre lui-même, à mâcher son Corps.

Et de quoi avons-nous soif ? D'eau vive, qu'elle jaillisse ou non en vie éternelle, d'amour, de vin comme à Cana pour célébrer les noces ?

Sommes-nous assez avides pour crier notre soif, altérés comme la biche évoquée par les psaumes ; avons-nous encore faim et soif de justice, ou bien est-ce trop infantile, illusoire et simpliste pour les gens sérieux et désabusés que nous sommes devenus ? Ceux qui se croient lucides et ont

cessé de vouloir l'impossible. Ceux qui n'osent plus rêver des veaux gras lors des banquets de réconciliation. Savons-nous encore allaiter l'enfant, nourrir le samaritain, boire en philosophant, rire en nous retrouvant, crier de détresse et de joie, transformer notre faim en cri, nos soifs en paroles?

L'eau. Le vin. Le sang. La semence. L'esprit (avec ou sans majuscule). Ce sont eux qui témoignent. La coupe de l'alliance, le sang et l'eau qui sortent du flanc transpercé, le chant de l'amante du Cantique, la naissance de l'enfant, le souffle de l'esprit...

Qu'attendons-nous pour vivre c'est-à-dire pour nous nourrir de tous les jaillissements de vie, douloureux et joyeux, et les faire nôtres, au cœur même de nos disettes et de nos douleurs ?

Voilà pourquoi, pour toutes ces raisons d'évidence humaine, biblique et spirituelle, j'ai voulu faire un éloge de l'avidité, de la gourmandise, même sans les pincettes des gourmets (ce qui n'est pas mal non plus), un éloge du goût de vivre.

L'expérience amoureuse s'étaie sur la tétée, Freud le remarquait.

Sevrages et séparations, nous aurons à les affronter, à les goûter aussi. Mais ne tuons pas en nous la vie. Le sexuel infantile a le droit d'être fou, c'est ainsi qu'il donnera saveur à nos sagesses, à nos raisons, à nos mesures.

Qui a été écrasé par des traumatismes a besoin d'être accueilli dans ce qui lui reste ou ce qui resurgit de sa soif de vivre, de sa faim d'amour, même s'il en fait trop et n'importe comment. Pour que cela soit viable, parce que l'on veut justement pouvoir le vivre, il faudra bien réapprendre le principe de réalité. Mais les fruits ne poussent pas dans un paysage de cendres.

Seul un désir plus grand, une faim plus radicale peuvent permettre de dépasser sans les nier, les réprimer et les inhiber les désirs et les soifs trop élémentaires pour nous rendre humains, et heureux. Spinoza est ici un bon guide pour mener des biens insatisfaisants à la joie, accroissement d'être, jusqu'à une connaissance du 3^o genre, à la fois sensible et intellectuelle, contemplation amoureuse et esthétique semblable à celle par laquelle Dieu – c'est-à-dire pour Spinoza l'ensemble de la nature – se connaît et s'aime lui-même. La figure de Dieu n'est pas plus la grandeur statique que le renoncement à la chair au profit de l'esprit ; c'est le buisson qui brûle sans se consumer, ou encore la multiplication des pains, figure du banquet messianique. En christianisme, pain et vin figurent, présentent au sens de rendre présent, le plus saint et le plus sacré ; on ne pouvait toucher l'arche sans mourir, mais on peut manger le corps et le sang de celui que la théologie dira Fils de Dieu, Verbe qui est Dieu, né de Dieu.

Cette théophagie audacieuse, inouïe, n'hésite pas à s'étayer sur l'incorporation la plus primitive pour dire l'engendrement de la parole et le souffle de l'esprit. Il faudrait suivre les linéaments de l'articulation entre la bouche qui mange, le visage et le corps qui respirent, la bouche qui parle. Féminité de la parole dit la tradition indienne selon Charles Malamoud. "Au commencement était le Verbe", dit l'Évangile de Jean, en écho aux premiers mots de la genèse : "Au commencement Dieu créa le ciel et la terre". Corps, parole et esprit, faim et amour ne sont pas en rupture mais en continuité dialectique ou paradoxale, en unité dans leur différenciation même. Tout ce qui rejette et vomit l'un des termes, tout ce qui mutile ou évacue la tension empêche de l'élaborer. Je fais ici référence à Bion, qui pense le psychisme sur le modèle d'un appareil digestif susceptible de rendre assimilables les excitations, par la transformation d'éléments bruts b en éléments symbolisés a, et qui nous montre l'importance d'un appareil à penser des pensées, pensées nées des émotions du corps ou pensées sans penseur, en attente d'être hébergées en nous.

Il nous faut seulement des contenants, des plats et des cœurs assez grands pour écouter et accueillir, avaler et assimiler sans s'affoler. *Les Disparates*, série de gravures de Goya, en sont pour moi un exemple significatif.

J'aime la sagesse folle de mon cerisier qui produit bien plus de cerises que nous-mêmes, les amis, les voisins et les oiseaux n'arrivent à manger. Et il s'en forme cinq pour une qui parvient à maturité. La surabondance est la sagesse de la vie, même s'il faut aussi un jardinier pour élaguer ce qui pousse en tous sens. Humaniser la vie n'est pas la restreindre, et je ne suis pas sûre que le renoncement soit la vraie loi d'une castration susceptible d'être symbolisée. Car il est vrai que nous ne sommes pas Dieu, ni notre propre père, et que nous avons d'abord été engendrés et nourris par d'autres. Le passage libérateur consiste plutôt à découvrir en dégustant et en nommant la saveur de ce que l'on a longtemps avalé goulûment sans même le sentir ni le voir. Et aussi à savoir cracher ce qui nous dégoûte ou nous empoisonne, afin de reconnaître et de goûter ce qui nous convient.

Je terminerai par l'évocation d'un passage des *Séminaires cliniques* de Bion à Saõ Paulo en 1975 (éditions Ithaque, 2008), propos qui dit bien l'avidité nécessaire et son destin douloureux : Tout enfant court des risques lorsqu'il pose des questions sur le sexe – ou sur la religion. On lui dit toujours qu'il en sait trop, ou pas assez ; comment apprendre quoi que ce soit si l'on ne peut interroger parce qu'il y a un savoir déjà là qui interdit toute interrogation « naïve », c'est-à-dire vraiment nouvelle ? Venu en analyse pour pouvoir (se) poser des questions sans avoir d'ennuis, le patient fait l'expérience qu'un « analyste est bien comme tous les autres, un petit enfant semblable à tous les autres, un parent ou un adulte comme tous les autres. Il est difficile de trouver le genre de nourriture psychique qui fasse grandir l'esprit ».